

CLAUDE COLLIN

(1925 – 2018)



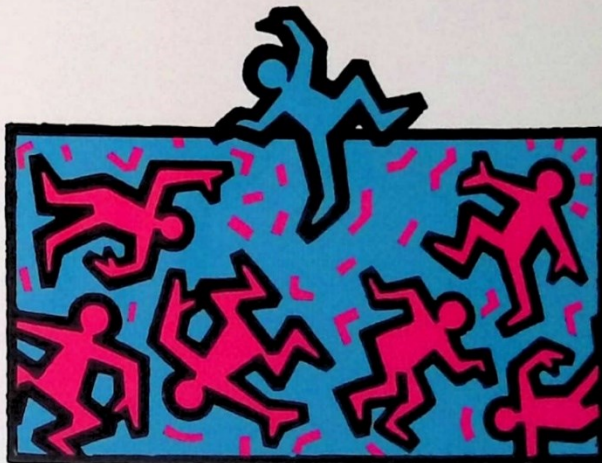
MÉTHODE DE
RECHERCHE
PHILOSOPHIQUE

À l'usage de ceux
et celles qui désirent
s'initier à la philosophie


méthode de recherche
PHILOSOPHIQUE

À L'USAGE DE CEUX ET CELLES
QUI DÉSIRENT S'INITIER À LA PHILOSOPHIE

CLAUDE COLLIN



Collection PHILOSOPHIE

 les éditions
Le Griffon d'argile

ÉDITION HOMMAGE

Livre numérisé par

Fondation littéraire Fleur de Lys

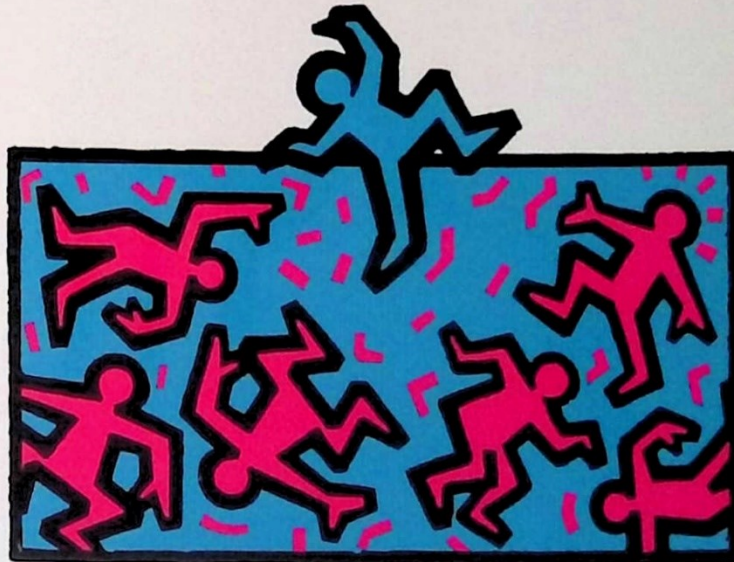
Offerte gratuitement en libre téléchargement par

Observatoire des nouvelles pratiques philosophiques


méthode de recherche
PHILOSOPHIQUE

À L'USAGE DE CEUX ET CELLES
QUI DÉSIRENT S'INITIER À LA PHILOSOPHIE

CLAUDE COLLIN



Collection **PHILOSOPHIE**

 les éditions
Le Griffon d'argile

Hommage à Claude Collin, professeur de philosophie, pionnier de la didactique de l'enseignement de la philosophie au collégial (Québec)

Claude Collin (1925 – 2018) a développé une position didactique dite « expérimentale », centrée sur l'expérience philosophique et sur le processus de penser plutôt que sur un simple apprentissage technique de contenus. L'idée est de concevoir l'enseignement de la philosophie non pas comme une succession d'exercices formels, mais comme une mise en situation réflexive où l'étudiant engage son expérience intérieure et son rapport au sens philosophique.

Ce point de vue, longtemps marginal dans les programmes collégiaux, s'inscrit dans une critique générale de l'éducation qui cherche à donner du sens à l'acte de philosopher plutôt qu'à en faire un ensemble de compétences mesurables ou un simple savoir transmis.

ÉDITION CONJOINTE



© Fondation littéraire Fleur de Lys

Fondation littéraire Fleur de Lys

Pionnier québécois de l'édition en ligne
Renée Fournier & Serge-André Guay, co-fondateurs.

La Fondation littéraire Fleur de Lys inc. est un organisme à but non lucratif détenant des lettres patentes en vertu de la loi sur les Compagnies, Partie III, du Gouvernement du Québec, sous le matricule 1161907234, accordées le 4 Décembre 2003.

La Fondation littéraire Fleur de Lys ne reçoit aucune aide financière de l'état.

La Fondation littéraire Fleur de Lys compte sur du travail bénévole croyant dans la démocratisation de l'accès à l'édition.

Sites web

<https://manuscritdepot.com/>

<https://livrequebec.com/>

31, rue St-Jospeh, Lévis, Québec, Canada. G6V 1A8 Téléphone : 581-988-7146
Courriel : contact@manuscritdepot.com

Observatoire des nouvelles pratiques philosophiques

Serge-André Guay, fondateur et amateur de philosophie



(Lévis, Québec, Canada) J'expérimente les bienfaits de la philosophie dans ma vie personnelle et professionnelle depuis plus de 25 ans. La philosophie contribue au bien-être de mon esprit et de ma psyché. Désormais, je partage avec vous mes connaissances et mon témoignage sur ce site web dédié.

Aussi, j'offre des conférences traitant de la philothérapie. Vous trouverez sur ce site web la vidéo et les notes de ma toute première conférence « *La philothérapie ou Quand la philosophie nous aide* » accessible gratuitement.

Cette conférence vous introduit à la philothérapie à l'aide de mes lectures sur le sujet.

À titre de bibliographe amateur, je mets à votre disposition l'ensemble de mes rapports de lecture au sujet de philothérapie dans la section « J'ai lu pour vous ».

Site web

<https://philotherapie.ca/>

Courriel

info@philotherapie.ca



CLAUDE COLLIN (1925 – 2018)
MÉTHODE DE RECHERCHE PHILOSOPHIQUE
À l'usage de ceux et celles qui désirent s'initier à la philosophie
NOUVELLE ÉDITION HOMMAGE
Fondation littéraire Fleur de Lys,
Lévis, Québec, 2026, 69 pages.

Édité par la Fondation littéraire Fleur de Lys, organisme sans but lucratif,
éditeur libraire québécois en ligne sur Internet.,
en collaboration avec L'Observatoire des nouvelles pratiques philosophiques

Adresse électronique : contact@manuscritdepot.com

Sites Internet :

<http://manuscritdepot.com/>

<https://livrequebec.com/>

Copyright© Claude Collin 1990



Tous droits réservés. Toute reproduction de ce livre, en totalité ou en partie, par quelque moyen que ce soit, est interdite sans l'autorisation écrite de l'auteur. Tous droits de traduction et d'adaptation, en totalité ou en partie, réservés pour tous les pays. La reproduction d'un extrait quelconque de ce livre, par quelque moyen que ce soit, tant électronique que mécanique, et en particulier par photocopie et par microfilm, est interdite sans l'autorisation écrite de l'auteur.

Disponible en version numérique uniquement

ISBN 978-2-89612-669-9

Dépôt légal – 1^{er} trimestre 2026

Bibliothèque et Archives nationales du Québec
Bibliothèque et Archives Canada

Imprimé en format numérique (PDF) au Québec.

Du même auteur

L'enseignement de la philosophie,
Montréal, Fides, 1974, 94 p.

L'expérience philosophique,
Montréal, Bellarmin, 1978, 196 p.

TOUS DROITS RÉSERVÉS

Il est interdit de reproduire cet ouvrage,
en tout ou en partie,
sous quelque forme que ce soit,
sans la permission écrite de l'éditeur.

Couverture
Line ROY

Copyright © 1990
Les éditions LC Griffon d'argile
7619, boulevard Wilfrid-Hamel
SAINTE-FOY (Québec) G2G 1C3
(418) 871-6898 • Télécopieur (418) 871-6818

Méthode de recherche philosophique
ISBN 2-920922-41-6

DÉPÔT LÉGAL
Bibliothèque nationale du Canada Bibliothèque nationale du Québec
3^e trimestre 1990
IMPRIMÉ AU CANADA ©

collin

méthode de recherche
PHILOSOPHIQUE

À L'USAGE DE CEUX ET CELLES
QUI DÉSIRENT S'INITIER À LA PHILOSOPHIE

CLAUDE COLLIN

Collection **PHILOSOPHIE**

 les éditions
Le Griffon d'argile

Table des matières – Nouvelle édition

Première de couverture.....	1
Première de couverture – Édition originale.....	2
ÉDITION CONJOINTE	4
<i>Fondation littéraire Fleur de Lys</i>	4
<i>Observatoire des nouvelles pratiques philosophiques</i>	5
Droits d'auteur - Nouvelle édition.....	6
Du même auteur	7
Droits d'auteur – Édition originale	7
ISBN – Édition originale	7
Page de Grand titre – Édition originale	8
Table des matières	9
AVANT-PROPOS.....	12
INTRODUCTION	14
Une méthode basée sur le fonctionnement mental de l'étudiant qui s'initie à la philosophie.....	14
Développer les « habiletés » propres au philosophe	14
Passer de la pensée commune à la pensée philosophique	15
1. La pensée commune	15
2. La réflexion philosophique	16
3. Du mode ordinaire de la réflexion au mode philosophique.....	16
Les trois phases de la méthode: l'expérience — l'analyse — la critique	16
Les trois phases de la réflexion dans la vie courante, la science et la philosophie	17

PREMIÈRE MISE EN ORDRE DE LA PENSÉE	19
PREMIER DEGRÉ DE RÉFLEXION	19
L'EXPÉRIENCE VÉCUE	20
Nature de l'expérience vécue	20
Le procédé de réflexion	20
DEUXIÈME MISE EN ORDRE DE LA PENSÉE.....	23
DEUXIÈME DEGRÉ DE RÉFLEXION.....	23
ANALYSE PROPOSITIONNELLE	24
Nature de l'analyse	24
Le procédé d'analyse	26
TROISIÈME MISE EN ORDRE DE LA PENSÉE.....	29
LA PROBLÉMATISATION PHILOSOPHIQUE	30
Nature d'un problème philosophique.....	30
Le procédé de la problématisation.....	31
SCHÉMA DE LA MÉTHODE DE RECHERCHE	35
Premier degré de systématisation de la réflexion	36
Deuxième degré	36
Troisième degré	36
ANNEXE I TYPOLOGIE DES EXPÉRIENCES.....	37
L'expérience existentielle (340-401)	37
L'expérience « actionnelle » (340-301)	38
L'expérience « actionnelle » (340-301)	40
L'expérience « cognitionnelle » (340-101)	41
L'expérience opérationnelle (340-210).....	42
ANNEXE II EXEMPLES D'EXPÉRIENCES.....	43
Expérience existentielle	43

Expérience « opérationnelle »	44
Expérience portant sur la religion.....	44
Expérience « cognitionnelle »	45
ANNEXE II EXEMPLES D'ANALYSE	47
ANNEXE IV DU MODE HABITUEL DE RÉFLEXION AU MODE PHILOSOPHIQUE	49
ANNEXE V L'ANALYSE PRÉPHILOSOPHIQUE	52
1. En quoi consiste l'analyse comme opération mentale?	52
2. Quelles sont les difficultés de l'analyse en philosophie?	53
ANNEXE VI QU'EST-CE QU'UN CONCEPT CENTRAL?	56
ANNEXE VII QUELQUES QUESTIONS CONCERNANT LA PROBLÉMATIQUE PHILOSOPHIQUE	59
Qu'est-ce qu'un problème philosophique?	59
VOCABULAIRE	62
Achévé d'imprimer – Édition originale	64
Achévé d'imprimer - Nouvelle édition	65
Texte de la quatrième de couverture – Édition originale.....	66
Quatrième de couverture - Édition originale.....	67
Toutes les nouvelles éditions hommage à CLAUDE COLLIN	68
Quatrième de couverture – Nouvelles édition.....	69

AVANT-PROPOS

Si le sens des choses, de l'homme et de la femme ainsi que de la vie était facile à saisir, il n'y aurait nul besoin de la philosophie.

Si la vie ne nous offrait pas tous les jours de nombreux exemples de misère humaine tant sur le plan matériel que spirituel, on n'aurait pas à s'interroger sur la signification de la « condition humaine », sur le destin de l'homme et son avenir.

Si la société technologique et scientifique que les hommes ont construite assurait à chacun, automatiquement, une vie heureuse, on n'aurait pas à remettre en question les valeurs sur lesquelles elle repose.

Si la connaissance de la vérité, la reconnaissance des valeurs, étaient quelque chose de simple, comme allant de soi...

Or la vérité comme la valeur sont le fruit d'une conquête exigeante sur les plans intellectuel et humain. C'est pourquoi les plus grands penseurs de tous les temps, d'Aristote et Platon à Descartes, Hegel et Nietzsche, ont toujours insisté sur l'importance de la « méthode » pour guider nos pas sur le chemin difficile qui conduit la vérité.

D'autre part, nous savons que l'expérience est la voie royale de tout apprentissage; c'est parce que l'homme est capable d'expérience qu'il évolue, et cela dans tous les domaines de la culture.

Nous pouvons vivre des expériences techniques, scientifiques, mystiques, philosophiques, religieuses, artistiques ou morales, selon les différents champs de la culture. Ces expériences sont tellement marquantes, elles engagent tellement toute la personne qu'elles finissent par la qualifier: on devient savant, technicien, mystique ou religieux, par la vertu des expériences vécues.

C'est en vivant des expériences philosophiques que nous apprenons à philosopher, au sens le plus plein du terme, c'est-à-dire à développer une pensée profonde et personnelle sur l'essentiel.

Ainsi la réflexion philosophique peut-elle apporter quelque chose de fondamental aux hommes et aux femmes de notre temps:

- une capacité de comprendre le sens profond de l'événement;
- une habileté à penser par soi-même;
- une tendance à aller au fond des choses.

INTRODUCTION

Une méthode basée sur le fonctionnement mental de l'étudiant qui s'initie à la philosophie

La méthode que nous proposons dans ces pages est une méthode de recherche ou de réflexion philosophique d'autres. Elle a cependant l'avantage d'être à la portée de tous les étudiants du niveau collégial, puisqu'elle est basée sur les résultats d'études scientifiques de travaux d'étudiants en état d'apprentissage de la philosophie¹. Elle offre à chacun la possibilité d'élaborer sa propre philosophie, à son rythme, selon ses possibilités et selon son niveau de cours. Ainsi, les annexes que l'on retrouve dans la dernière partie de cet opuscule ne sont pas strictement nécessaires pour maîtriser cette méthode, mais elles offrent une possibilité d'approfondissement pour ceux qui le désirent.

Développer les « habiletés » propres au philosophe

Il s'agit, par l'utilisation de cette méthode, de développer certaines « habiletés » permettant de réfléchir à la façon d'un philosophe, c'est-à-dire de façon méthodique et rigoureuse, en suivant une technique déterminée.

¹ Claude Collin, *L'expérience philosophique*, Montréal, Bellarmin, 1978; et Claude Collin et Zdenko Osana, *L'enseignement de la philosophie*, Montréal, Fides, 1974.

Pour aller au fond des choses, il est sans doute nécessaire de posséder les renseignements pertinents à tel champ de réflexion. C'est l'objectif premier des cours écrits, expliqués et discutés en classe. Mais il faut en plus élaborer soi-même des réflexions de type philosophique; c'est ce que nous pourrions appeler la « philosophie en marche »; en ce sens, la philosophie devient l'apprentissage de la pensée libre et personnelle.

Passer de la pensée commune à la pensée philosophique

En pratique, il s'agit tout d'abord de passer d'un mode de réflexion ordinaire (celui que nous utilisons naturellement tous les jours) à un mode nouveau, celui que l'on rencontre habituellement chez ceux que nous appelons des philosophes.

1. La pensée commune

Nous sommes habitués d'utiliser notre « bon sens » pour solutionner les problèmes de la vie de tous les jours, pour surmonter les contraintes qu'elle nous impose, à la lumière de l'information concrète dont nous pouvons disposer. Or ce « bon sens » est une forme d'intelligence essentiellement orientée vers la pratique, le monde de l'apparence, le concret. Notre pensée et notre discours sont presque toujours spontanés et demeurent vagues et imprécis; nous ne sentons pas le besoin d'aller plus loin dans la réflexion, puisque cela suffit pour répondre à nos besoins immédiats. Par exemple, quand je dois manger à la cafétéria du collège, je ne pense pas à élaborer une théorie philosophique sur l'économie: je dois plutôt faire un choix, tout en tenant compte de ma santé et de mes moyens.

En évoluant ainsi, au niveau du sens commun, nous sommes solidaires de notre milieu, de notre époque, dont nous épousons les croyances, les opinions, les idées, les comportements admis. Nous pensons comme tout le monde! Mais, est-ce vraiment suffisant? N'aurions-nous pas intérêt à prendre un certain recul; aller plus loin dans la compréhension de ce qui nous arrive; regarder les choses de plus haut, dans une perspective plus profonde?

2. La réflexion philosophique

C'est bien l'intention de pensée du philosophe qui veut aller au fond des choses. C'est pourquoi l'élaboration de sa pensée n'est pas laissée au hasard; elle est méthodique, ordonnée; elle utilise un langage précis, adapté à un type de réflexion qui se situe au niveau des idées. Autrement, comment pourrait-il approfondir sa connaissance des phénomènes, des événements et des situations dans lesquels il est impliqué par la vie elle-même? Comment pourrait-il avoir une pensée qui soit personnelle?

3. Du mode ordinaire de la réflexion au mode philosophique

MODE ORDINAIRE	MODE PHILOSOPHIQUE
1. Elle est spontanée.	1. Elle est méthodique.
2. Elle se situe au niveau concret, sensible, affectif.	2. Elle se situe au niveau des idées.
3. Elle utilise le langage courant.	3. Elle utilise un langage spécifique.
4. L'intention de pensée est pratique.	4. L'intention de pensée rationnelle: recherche des raisons d'être et du sens.
5. La conclusion est particulière: une action à faire ou à ne pas faire.	5. La conclusion est générale: énoncé de principe ou définition.
6. Réflexion close.	6. Réflexion ouverte.

Les trois phases de la méthode: l'expérience — l'analyse — la critique

L'objectif de cette méthode consiste à fournir les instruments permettant la maîtrise des opérations mentales fondamentales qu'effectue le philosophe lorsqu'il réfléchit à la manière d'un philosophe.

Que fait le philosophe lorsqu'il réfléchit à la manière d'un philosophe?

- a. il semble que tout philosophe part d'une information qui lui vient de l' « expérience » directe ou indirecte de connaissances scientifiques: il se forme ainsi une opinion;
- b. il utilise ensuite le « procédé d'analyse » afin de clarifier cette opinion;
- c. enfin, il cherche à faire la critique de cette pensée.

On peut dire que, dans une pensée qui se construit, un agencement de ces trois procédés est le plus sûr moyen de s'élever à une pensée qui soit digne de la philosophie. Pour apprendre à réfléchir à la façon d'un philosophe, il faut maîtriser ces opérations.

L'expérience, l'analyse, la vérification (la critique) sont sans doute des opérations que l'on rencontre tant dans la vie courante que dans le domaine scientifique, mais avec des différences importantes.

Les trois phases de la réflexion dans la vie courante, la science et la philosophie

a) Dans la vie courante, l'expérience demeure, la plupart du temps, au niveau inconscient ou bien ne produit qu'une connaissance vague; c'est-à-dire que nous ne prenons pas la peine de la comprendre; nous nous contentons d'en tirer très hâtivement des conclusions « pratiques », puisque notre « intention de pensée » est essentiellement pragmatique. C'est pourquoi le langage commun suffit pour effectuer une analyse rapide de la situation. Enfin, dans ce genre de réflexion spontanée, seule l'efficacité de l'action à poser nous importe vraiment.

b) Dans le domaine scientifique, on sait que l'expérience et l'observation jouent un rôle indispensable. Ces opérations se font méthodiquement. De plus, l'analyse permet de disséquer, de décomposer et de démonter les mécanismes de la réalité pour en découvrir les lois, les relations. Enfin, la vérification des lois découvertes permet de critiquer la valeur de ces lois.

c) Dans le domaine de la philosophie, on peut dire que l'expérience se situe au niveau des idées, en ce sens qu'elle consiste en un retour de la pensée sur elle-même, c'est-à-dire sur la connaissance nouvelle qu'apporte l'expérience vécue; en d'autres mots sur le sens et la signification de l'expérience humaine.

L'analyse porte également sur la pensée qu'il s'agit, pour le philosophe, de clarifier afin de mieux voir toute sa signification.

Enfin, la vérification est à proprement parler une critique méthodique de la valeur de cette pensée.

Tenant compte de toutes ces exigences, la méthode proposée suggère une triple organisation de la pensée, non pas à partir d'une culture savante — comme le proposent Sartre dans *Questions de méthode* et Henri Lefebvre dans *Vers le Cybernanthrope* —, mais à partir du vécu quotidien. Démarche à trois paliers successifs et nécessaires.

Chaque phase de cette démarche développe chez celui qui la maîtrise un élément important de formation fondamentale: une certaine tendance à rechercher le sens, une habileté à penser par soi-même et une tendance à aller au fond des choses. Ce qui constitue probablement les objectifs les plus importants et les plus spécifiques de l'apprentissage philosophique.

PREMIÈRE MISE EN ORDRE DE LA PENSÉE

PREMIER DEGRÉ DE RÉFLEXION

L'EXPÉRIENCE VÉCUE

Nature de l'expérience vécue

Le premier niveau de la réflexion philosophique, selon la méthode expérientielle, consiste à formuler une expérience vécue « comprise ».

Nous connaissons tous, ne serait-ce que vaguement, l'importance de l'expérience dans la vie, le rôle qu'elle joue; mais nous ignorons souvent sa véritable « nature ». Ce qui fait que nous ne savons pas toujours exploiter cette source de réflexion qui peut être extrêmement enrichissante pour notre vie intellectuelle.

Pour bien comprendre une expérience, il faut tout d'abord connaître la nature de l'expérience en général.

Or l'expérience peut se définir comme une « réaction » de la personne face à un événement ou une situation dans laquelle elle est impliquée, et qui lui permet de découvrir un aspect nouveau de cette réalité.

Cet apprentissage de la vie n'implique pas toujours une connaissance nouvelle consciente; car, sans un effort de réflexion, elle demeure vague et souvent préconsciente. C'est pourquoi il est indispensable de prendre un certain recul pour approfondir ce vécu, plus particulièrement dans « une intention de pensée philosophique », c'est-à-dire avec le souci d'aller le plus possible au fond des choses.

Le procédé de réflexion

Nous suggérons trois étapes dans la formulation d'une expérience vécue comprise.

a) La description objective des faits

Il faut tout d'abord cerner les éléments qui constituent le cœur de l'événement, du phénomène ou de la situation vécue.

Voici un exemple, tiré d'un travail d'un étudiant:

« En septembre dernier, j'ai laissé le foyer familial pour venir m'installer à Montréal. Je vivais depuis ma naissance à la campagne; j'ai été subitement plongé dans un milieu urbain. Le choc fut immense. Il m'a fallu supporter le bruit, la poussière, le manque d'air, en somme, un espace différent, et ce fut difficile car il me fallait, en plus, changer mes habitudes, ma manière de vivre et m'adapter à ces nouvelles conditions physiques et aussi psychologiques.

Les relations que j'entretenais avec mes semblables se trouvaient modifiées, car j'étais éloigné d'eux. Il a fallu que je laisse derrière moi mes anciens camarades et que je fasse de nouvelles connaissances, et que ces nouvelles connaissances prennent une nouvelle place dans ma vie. »

b) L'interprétation des faits

Après avoir ainsi décrit les faits, il s'agit de chercher à en découvrir le sens, ou les raisons d'être, ou la signification. En somme, il s'agit de les interpréter d'une façon personnelle. Pour y parvenir, on peut, si l'on veut, essayer de répondre aux questions suivantes:

- Que m'est-il arrivé?
- Quelle en est la raison?
- Pourquoi est-ce arrivé ainsi et non autrement?
- Que signifient ces faits pour moi?

Dans le cas cité plus haut, l'étudiant a répondu de la façon suivante:

« En somme, mes rapports avec l'extérieur étaient modifiés, et cela m'obligeait à faire partie d'une nouvelle communauté. Le passage d'un milieu rural à un milieu urbain entraîne la modification des rapports de la personne avec l'espace physique et avec le milieu social. »

c) La conclusion générale

Dans la mesure où nous avons pu donner une explication des faits, il devient possible de tirer une conclusion générale qui sera un énoncé de principe ou une affirmation qui équivaudra à une prise de position sur ce qui nous semble fondamental dans telle expérience.

Ainsi, dans le même travail, l'étudiant conclut de la façon suivante:

« L'intégration de la personne dans un milieu nouveau implique une adaptation de tout l'être. »

Voilà une affirmation déjà plus profonde qu'au point de départ; elle marque un progrès; un aspect nouveau de la réalité qui n'était que très confusément inclus dans l'expérience, devient conscient.

Avant de poursuivre dans la description de la méthode expérientielle, il serait utile de s'arrêter sur la typologie des expériences, telle qu'elle a pu être dégagée, à la suite d'une étude des expériences vécues présentées par les étudiants. Il est important de savoir qu'il existe un rapport certain entre le « point de départ » de l'expérience vécue et la « problématique philosophique » qu'elle implique.

Autrement dit, il est important de savoir quelles expériences débouchent sur quels problèmes philosophiques. Ainsi, si nous voulons que la réflexion conduise à une problématique pertinente au programme de telle session (101, 201, 301 et 401), il conviendrait de lire l'annexe I qui traite de ce sujet.

DEUXIÈME MISE EN ORDRE DE LA PENSÉE



DEUXIÈME DEGRÉ DE RÉFLEXION

ANALYSE PROPOSITIONNELLE

Nature de l'analyse

Au terme de la formulation de l'expérience vécue, on peut dire que nous avons une proposition qui exprime notre pensée sur un sujet parfois assez précis et d'autres fois, beaucoup moins. De toute façon, cette pensée n'est au fond qu'une opinion.

C'est pourquoi on doit se demander quelle est la valeur de cette pensée. Jusqu'à quel point est-elle vraie? Se poser une telle question, c'est poser la « question critique », la question vraiment philosophique.

Dans la vie courante, nous sommes souvent désarmés devant des affirmations qui véhiculent des courants de pensée, lesquels finissent par nous influencer grandement parce que nous ne pouvons pas facilement les évaluer avec précision. Par exemple: on a entendu pendant des années le fameux « Tout le monde le fait, fais-le donc! » ou bien « Faisons payer les riches! », etc. Or puisque la philosophie doit nous donner les outils nécessaires pour penser par nous-mêmes afin de ne pas être à la merci de toutes les manipulations, de toutes les sollicitations de la propagande et de la publicité qui enveloppent le monde moderne, il est de la première importance de développer un esprit critique.

Or pour pouvoir répondre adéquatement à la question critique, il faut:

a) *Tout d'abord préciser, selon le besoin, le sujet fondamental que nous traitons, c'est-à-dire de quelle expérience il s'agit. C'est une expérience de quoi? de technique? de science? de religion? Un moyen facile d'y parvenir consiste à se demander quelle serait la position contraire à celle qu'exprime la conclusion de l'expérience. Par exemple, si la conclusion de l'expérience est la suivante: l'argent mène le monde. Quelle serait la position contraire? Ce serait de dire qu'une autre valeur mène le monde... On voit alors qu'il s'agit d'une expérience portant sur la « valeur ».*

b) *Exprimer notre position en termes philosophiques*, c'est-à-dire en termes suffisamment abstraits, pour que nous puissions réfléchir sur les idées contenues dans notre affirmation. (Comme le chimiste a besoin de ses « formules », le philosophe ne peut évoluer qu'avec des « concepts » bien définis, ceux qui sont habituellement utilisés par les philosophes.) Par exemple, si la conclusion est exprimée en termes symboliques, ou tout simplement en un langage courant, il faudra transposer ces termes pour que l'on puisse indiquer les idées qu'ils représentent. Soit la proposition suivante: « Pierre qui roule n'amasse pas mousse ». Il faut alors se demander quelle idée symbolise une « pierre qui roule »: probablement une grande activité; et « amasser de la mousse »: probablement un vieillissement, une usure, un dépérissement. Avec ces termes abstraits, l'analyse deviendra plus facile.

c) Enfin, préciser le véritable problème qui se pose; en d'autres termes, voir clair; car, au fond, toutes les conclusions de nos expériences vécues font problème dès que nous tentons de les approfondir: elles ne sont, à ce stade de la réflexion, que des opinions. Pour répondre à ces exigences, il est indispensable de faire l'analyse de la proposition qui exprime la conclusion de l'expérience vécue.

Analyser une pensée, c'est la clarifier; c'est dire en termes clairs et dans un langage philosophique, au niveau des idées, ce qui est vraiment et objectivement affirmé ou nié. Dire ce qui est dit et non ce que j'en pense; voilà l'analyse propositionnelle, ou, si l'on veut, l'analyse logique. Il ne s'agit pas ici de commenter en long et en large, mais de s'en tenir à ce qui est dit.

Pour être en mesure de réaliser une analyse, il faut se rappeler que la pensée exprimée dans une proposition constitue un tout logique, ayant certaines propriétés:

1. La pensée exprimée dans une affirmation ou une négation est toujours un jugement qui pose ou nie un lien entre deux concepts (quelle que soit la complexité de ceux-ci).
2. Cette affirmation nie une proposition qui lui serait opposée, contraire ou contradictoire.

3. Les deux concepts peuvent parfois exprimés par des propositions.
4. Le concept central doit être tiré de l'un des trois éléments de l'analyse (deux concepts et un rapport).
5. Les rapports les plus fréquents sont des rapports d'identité (lorsqu'il s'agit de propositions analytiques), d'attribution, de causalité, de proportion, de convenance, d'implication, de supériorité, de tout à partie, etc. lorsqu'il s'agit de propositions synthétiques.

Le procédé d'analyse

Compte tenu des propriétés de la pensée logique, nous suggérons trois étapes pour réaliser l'analyse de la pensée exprimée par la conclusion de l'expérience.

1. Recherche des deux idées contenues dans la proposition

Puisqu'une pensée exprimée est un jugement porté, elle est donc constituée de deux concepts et d'un rapport posé entre les deux. (Le jugement est formellement ce rapport que l'on pose comme étant conforme à la réalité.) Pour clarifier la pensée, il s'agit donc d'abord d'isoler ces deux idées qui la constituent. Voici quelques exemples:

Soit la proposition suivante: « Tout le monde le fait, fais-le donc! » En d'autres termes: fais-le puisque tout le monde le fait. Si l'on cherche à identifier les deux idées, il s'agit d'un critère de l'action (il faut le faire) et du conformisme (puisque les autres le font). On présente donc le conformisme comme étant un critère suffisant de l'action.

Autre proposition: « instruire une nation, c'est la civiliser ». Les deux idées sont les suivantes: l'instruction (d'une nation) et la civilisation (d'une nation).

2. L'identification du rapport entre les deux concepts

Il est très important d'identifier avec le plus d'exactitude le rapport affirmé ou nié entre les deux concepts. Car c'est là vraiment que se situe le cœur de la question ou, si l'on veut, du problème philosophique qui se posera. Ainsi, par exemple,

dans la dernière proposition, où il s'agissait de l'insu-uction et de la civilisation, il faut préciser s'il est question d'un rapport d'identité ou de causalité. Dans l'un et l'autre cas, il y a quand même problème, il est vrai. Mais ce sont des problèmes différents: l'un pose une identité entre l'instruction et la civilisation: ce qu'il faudrait sans doute démontrer. L'autre affirme que l'instruction contribue à l'apparition de la civilisation. Ce qui est autre chose, mais mérite tout de même d'être démontré aussi.

3. Reformulation de la conclusion de l'expérience

On se rend compte qu'à ce stade de la méthode, on doit revenir à la conclusion de l'expérience, pour voir si cette analyse exprime bien ce que nous voulions affirmer ou nier. Cela sera d'autant plus nécessaire que nous aurons pris la peine de définir, à l'aide d'un bon dictionnaire — philosophique, si possible —, les deux concepts et le rapport. Ces définitions nous aideront à préciser les idées et, en même temps, donneront à la conclusion une certaine valeur d'objectivité.

Enfin, il serait bon d'indiquer, si cela est possible à ce stade de la réflexion, le problème philosophique que l'on entrevoit. Sinon, la troisième phase de la méthode nous permettra de le faire avec exactitude.

Afin de s'exercer à l'analyse de la pensée, voici quelques propositions. Lorsqu'elles sont imagées, il s'agit de transposer en termes plus abstraits les idées représentées.

1. A beau mentir qui vient de loin.
2. L'air ne fait pas la chanson.
3. A l'œuvre on connaît l'ouvrier.
4. L'argent est un bon serviteur et un mauvais maître.
5. L'homme est un animal complexe: il fait fleurir les déserts et mourir les lacs.
6. C'est en forgeant qu'on devient forgeron.
7. On récolte ce que l'on sème.
8. Les grandes douleurs sont muettes.

9. Il faut qu'une porte soit ouverte ou fermée.
10. Les cimetières sont remplis de gens qui se croyaient indispensables.
11. L'intelligence sans la sagesse est mauvaise; mais la sagesse sans l'intelligence est encore pire.
12. La faculté de penser ne se délègue point.
13. Nos opinions sont très souvent le résultat de nos préjugés.
14. Je me méfie des raisons des hommes, car je connais trop leurs passions.
15. Ceux qui nous dirigent sont fort au-dessus de nous ou fort en dessous.
(Montaigne)
16. Je pense, donc je suis. (Descartes)
17. Ce qui est est, ce qui n'est pas n'est pas. (Parménide)
18. L'être est ce qu'il est et n'est pas ce qu'il n'est pas. (Aristote)
19. Une image vaut mille mots.

Note: voir l'annexe III, qui présente plusieurs exemples d'analyse.

Ajoutons une note sur l'ensemble du procédé d'analyse. Il peut arriver qu'il soit plus facile au début de la phase analytique de se poser la question: Quel problème soulève cette opinion? Cette question permet d'entrevoir le rapport posé entre les deux idées contenues dans le jugement ou l'opinion et de toucher ainsi directement au problème philosophique.

Par exemple: Quel est le problème soulevé par la proposition « Une image vaut mille mots »? On peut répondre immédiatement qu'il s'agit de la valeur des mots comparée à la valeur de l'image.

TROISIÈME MISE EN ORDRE DE LA PENSÉE



TROISIMÈ DEGRÉ DE RÉFLEXION

LA PROBLÉMATISATION PHILOSOPHIQUE

Nature d'un problème philosophique

L'analyse cherchait le sens de la conclusion tirée de l'expérience. La problématique surgit elle-même de l'analyse, en posant la question des raisons d'être et de la justification de la position exprimée.

Mais demandons-nous en quoi consiste un « problème philosophique ».

1. Quand y a-t-il « problème philosophique »?

Il y a problème quand la vérité de la prise de position peut être contestée parce qu'elle n'est pas évidente, mais requiert une démonstration.

Ainsi, par exemple: quand j'affirme une identité entre l' « instruction » (d'une nation) et la « civilisation » (d'une nation), la vérité de cette proposition ne saute pas aux yeux. Bien au contraire, si je songe que l'instruction peut se définir comme la transmission de connaissances alors que la notion de civilisation implique beaucoup plus que des connaissances. Je dois donc cerner de plus près ces deux idées pour démontrer en quel sens elles peuvent convenir ou non.

Bien poser le problème, c'est déjà faire un grand pas vers sa solution.

2. Comment solutionner un problème philosophique?

Solutionner un problème philosophique c'est voir clair, c'est comprendre le sens, c'est faire ressortir les distinctions, les nuances, les éléments qui font apparaître l'évidence, la cohésion. C'est pourquoi il est indispensable de chercher à préciser les raisons d'être qui peuvent satisfaire notre curiosité intellectuelle sur une question bien définie.

Le procédé suggéré par la méthode tient compte de toutes ces exigences et propose trois étapes qui permettent de donner toute la dimension nécessaire à la réflexion.

Le procédé de la problématisation

1. Première étape: choisir une méthode de discussion

Une fois le travail d'analyse terminé, on peut dire que tout est prêt pour entreprendre la phase vraiment philosophique de la réflexion, c'est-à-dire la critique de la pensée. Plusieurs méthodes peuvent, ici, être utilisées.

- Dialectique thèse-antithèse

La reformulation de la pensée, à la fin de l'analyse, a permis de « poser » une affirmation, ou d'affirmer une position. Or toute position, ou prise de position, est relative à la position contraire. Par exemple: si j'affirme que le conformisme est un critère valable de l'action, c'est par opposition à une position contraire qui soutiendrait qu'il existe d'autres critères plus valables, ou que celui-ci n'est pas valable, pour telle ou telle autre raison. C'est donc sur ce plan que je devrai argumenter et chercher les raisons les plus valables pour démontrer le bien-fondé de ma position.

L'avantage de ce procédé est qu'il conduit directement au cœur du problème. Le fait de chercher une « prise de position » contraire à celle de la proposition met en place le « concept central » de l'expérience. Ainsi, dans le dernier exemple, on est conduit à préciser la notion de « valeur » de l'action. Ce qui est bien un problème fondamental de la philosophie.

- Normalité

La « normalité » peut être entendue ici en deux sens:

- ce qui « devrait » être;
- ce qui est « cohérent », compte tenu de la signification de chacun des termes de la proposition en question, et de ce qu'elle met en cause.

La question que l'on doit se poser est évidemment celle-ci: « Est-ce normal étant donné ce que je pense par ailleurs des autres valeurs, de la valeur en soi? » Cette question devrait entraîner une argumentation.

- Les quatre questions ultimes

Cette méthode consiste à faire le tour du concept central en essayant d'en préciser les quatre causes (pourquoi), qui permettent d'approfondir et de préciser une question. Par exemple, si le concept central est l'homme, on doit se demander:

- quels sont les éléments qui le constituent? (cause matérielle)
- qu'est-ce qui le distingue spécifiquement des autres êtres? (cause formelle)

Ces deux premières questions portent donc sur la nature d'une chose, d'un phénomène, d'un être.

- de quoi ou de qui est-il le produit? (cause efficiente) Il s'agit donc ici de l'origine, de la source des facteurs qui font exister le phénomène, la chose, l'être en question.
- quelle est sa destinée (cause finale), c'est-à-dire son rôle, son destin, son avenir? Ce en vue de quoi il est ce qu'il est.

Ces questions nous situent d'emblée au cœur de toute philosophie. Mais il ne faut pas hésiter à recourir aux données scientifiques accessibles sur ce qui constitue le thème de notre recherche. On doit tenter quand même de répondre soi-même à ces questions, même si l'on ne peut en dire grand-chose parfois. De toute façon, c'est l'étape suivante qui apportera de l'eau au moulin.

Dans la première partie de cette troisième phase, il est donc possible d'utiliser la méthode qui nous convient le mieux. Ensuite, il s'agit de consulter un auteur philosophique qui a traité de ce sujet.

Naturellement, les premiers auteurs à consulter sont ceux que nous abordons dans le cahier de notes de cours qui, en principe, traitent des thèmes se rapportant d'une façon générale aux problèmes du type d'expérience que l'on a choisi (10, 20, 301 et 401).

2. Deuxième étape: consultation de la philosophie écrite

Cette deuxième étape de la recherche est très importante, car elle nous permet de nous mettre au courant de ce qui a été pensé, discuté, évalué par les philosophes, en rapport avec le problème que nous traitons. Cela nous permet d'ouvrir notre pensée à celle des autres et de lui conférer une certaine objectivité.

Cette phase de la recherche est habituellement longue. Afin de faciliter cette tâche, il faut se rappeler qu'il existe des manuels (qui sont de véritables compendium de la philosophie écrite), dans lesquels nous retrouvons presque tous les problèmes de philosophie, classés selon certaines catégories.

- Le problème de la vérité

Une première catégorie de manuels regroupe tous les problèmes relatifs à la connaissance, qui posent en fin de compte le problème fondamental de la vérité. Ces problèmes sont généralement traités dans des ouvrages qui portent sur la connaissance, la logique ou l'épistémologie.

- Le problème de la valeur

Une autre catégorie recouvre les problèmes relatifs à l'activité humaine qui pose le problème fondamental des valeurs. Les livres qui traitent de ces problèmes sont pour la plupart des manuels sur l'action et la morale.

- Le problème de l'être

Une troisième catégorie de problèmes porte sur des questions existentielles et pose les problèmes relatifs à l'être. Des ouvrages de métaphysique, d'ontologie, de théodicée et de cosmologie étudient cette dimension.

Parmi les auteurs qui ont utilisé ces catégories, mentionnons Paul Foulquié, Vergez et Huisman, Léon Meynard, A. Cuvillier, Régis Jolivet.

On peut ajouter à cette liste les principales encyclopédies, notamment Encyclopædia Universalis.

Lorsqu'on est en possession du livre, il faut consulter l'index et la table des matières pour savoir à quel endroit du livre on traite du problème qui nous intéresse. Ensuite, il s'agit de le résumer, d'en faire la critique. Ce travail doit couvrir au moins trois pages. C'est le plus long, mais le plus important, puisqu'il nous ouvre généralement des horizons nouveaux... Il nous permet de sortir de la subjectivité de notre propre position et de donner à celle-ci une plus grande extension.

3. Troisième étape: examen de la portée de notre position et conclusion finale

Si l'on admet la validité de telle théorie, en ce qui concerne un problème particulier, elle doit être valable dans son application à d'autres cas semblables. Elle peut avoir aussi une portée en d'autres domaines connexes. Enfin, elle peut permettre tout simplement de reposer le problème en d'autres termes, sous un éclairage nouveau.

SCHÉMA DE LA MÉTHODE DE RECHERCHE

Premier degré de systématisation de la réflexion

L'expérience vécue

- a. description des faits
- b. explication des faits, recherche du sens, de la signification
- c. conclusion générale

Deuxième degré

Transposition analytique

- a. transformation: recherche des idées
- b. analyse propositionnelle
- c. identification du concept central
- d. identification du problème
- e. reformulation de la conclusion

Troisième degré

Vérification ou critique

- a. choix d'une méthode de discussion
- b. recherche d'un auteur
- c. portée et conclusion de la théorie

ANNEXE I

TYPOLOGIE DES EXPÉRIENCES

L'étude des expériences vécues, telles que présentées dans une première mise en ordre de la pensée, nous révèle un lien assez constant entre, d'une part, le point de départ et la visée intentionnelle et, d'autre part, le genre de problème philosophique sur lequel débouche l'expérience. Dans cette optique, nous pouvons ramener toutes les expériences communes à quatre types, correspondant à quatre genres de problèmes.

L'expérience existentielle (340-401)

Un premier type d'expériences — les plus fréquentes d'ailleurs — correspond à ce que l'on pourrait appeler les « expériences existentielles ». Elles débouchent naturellement sur des problèmes « éthiques » ou « politiques ».

Une expérience existentielle a pour point de départ un événement (ou une situation) qui a marqué celui ou celle qui l'a vécu. C'est l'expérience de l'être humain social en relation avec le monde extérieur, la vie, la société.

Il ne s'agit pas d'une action propre à l'être humain considéré comme tel (comme serait par exemple le fait de parler, de sentir, de souffrir, de boire et de manger, etc.) ou d'une expérience relative à la connaissance. (À moins que ces dernières ne se prêtent à la production d'un énoncé de principe.)

Ce genre d'expérience est issu normalement des différents milieux de vie: famille, école, travail, loisirs et société en général.

Ce qui caractérise généralement ces expériences, c'est qu'elles favorisent surtout la production d'un « jugement de valeur » plutôt qu'une réflexion sur les événements ou les situations considérées en soi.

Or ces expériences débouchent généralement sur des problèmes concernant la condition humaine, envisagée d'un point de vue éthique ou politique. Ce champ de réflexion est, sans doute, le plus spontanément recherché, puisque événements et situations constituent le tissu même de notre existence et de notre insertion dans le monde.

Donc, en résumé, il s'agit d'une expérience qui porte sur un événement ou une situation d'où, à la suite d'une explication, l'on induit un énoncé de principe. Par exemple: une expérience d'injustice, de privation de liberté, de racisme, de discrimination, de droit, de violence, etc.

L'expérience « actionnelle » (340-301)

Nous rencontrons un deuxième type d'expériences que nous pourrions appeler « primaires » ou « humaines » ou « actionnelles », en ce sens qu'elles portent sur l'action de l'être humain en tant que tel, sur son apprentissage en tant qu'être humain.

En d'autres termes, il s'agit de ce qu'il expérimente parce qu'il est un être humain, que ce soit au niveau de ses actions ou de ses états d'âme: ce sont des comportements plutôt naturels (ou parfois appris), des sentiments, des émotions, enfin des activités simples, personnelles, que nous répétons souvent parce que nous sommes des êtres humains. Par exemple: parler, chanter, marcher, nager, regarder, être attentif, écrire, boire, manger, rire, aimer, penser, rêver, souffrir, être en colère, désirer, vouloir, etc.

Ce genre d'expérience permet d'expliquer un phénomène humain que nous connaissons parce que nous l'avons vécu et le vivons encore du fait que nous sommes des êtres humains. Mais à la condition de nous poser les questions suivantes: comment expliquer que cela se passe ainsi chez l'être humain et qu'est-ce que cela m'apprend sur lui.

Dans ce type d'expériences, on ne fait que chercher à comprendre tel phénomène, à savoir ce dont il est fait (ses éléments), ce qu'il met en cause, ses raisons d'être: non pas ce qu'il « vaut », mais ce qu'il révèle au sujet de l'être humain; ce qu'il est en raison de cela, et ce dont il est capable.

Ces expériences « actionnelles » conduisent le plus souvent aux problèmes traditionnels de la philosophie: sensation, perception, unité de l'être humain, conscience, inconscience, sentiments, habitudes, etc.

Par exemple, au sujet d'une action aussi simple que boire ou manger, il s'agit de décrire le phénomène en indiquant les éléments qui le composent; expliquer ensuite et interpréter ce phénomène, découvrir ce qu'il révèle sur l'être humain. La problématique viendra, comme nous le savons, du « concept de la conclusion de l'expérience.

Dans ce cas précis, le concept central pourrait être l'un des concepts suivants: l'instinct, la culture, la créativité, la vie, la conscience, la sensation, la perception, les rapports entre le corps et l'esprit, etc., selon l'intérêt ou l'accent mis sur l'un ou l'autre de ceux-ci.

Comme on peut le voir, en suivant ce cheminement, une telle expérience débouche sur les problèmes traditionnels de la philosophie, sans doute parce qu'il est naturel de chercher

Ce genre d'expérience est issu normalement des différents milieux de vie: famille, école, travail, loisirs et société en général.

Ce qui caractérise généralement ces expériences, c'est qu'elles favorisent surtout la production d'un « jugement de valeur » plutôt qu'une réflexion sur les événements ou les situations considérées en soi.

Or ces expériences débouchent généralement sur des problèmes concernant la condition humaine, envisagée d'un point de vue éthique ou politique. Ce champ de réflexion est, sans doute, le plus spontanément recherché, puisque événements et situations constituent le tissu même de notre existence et de notre insertion dans le monde.

Donc, en résumé, il s'agit d'une expérience qui porte sur un événement ou une situation d'où, à la suite d'une explication, l'on induit un énoncé de principe. Par exemple: une expérience d'injustice, de privation de liberté, de racisme, de discrimination, de droit, de violence, etc.

L'expérience « actionnelle » (340-301)

Nous rencontrons un deuxième type d'expériences que nous pourrions appeler « primaires » ou « humaines » ou « actionnelles », en ce sens qu'elles portent sur l'action de l'être humain en tant que tel, sur son apprentissage en tant qu'être humain.

En d'autres termes, il s'agit de ce qu'il expérimente parce qu'il est un être humain, que ce soit au niveau de ses actions ou de ses états d'âme: ce sont des comportements plutôt naturels (ou parfois appris), des sentiments, des émotions, enfin des activités simples, personnelles, que nous répétons souvent parce que nous sommes des êtres humains. Par exemple: parler, chanter, marcher, nager, regarder, être attentif, écrire, boire, manger, rire, aimer, penser, rêver, souffrir, être en colère, désirer, vouloir, etc.

Ce genre d'expérience permet d'expliquer un phénomène humain que nous connaissons parce que nous l'avons vécu et le vivons encore du fait que nous sommes des êtres humains. Mais à la condition de nous poser les questions suivantes: comment expliquer que cela se passe ainsi chez l'être humain et qu'est-ce que cela m'apprend sur lui.

Dans ce type d'expériences, on ne fait que chercher à comprendre tel phénomène, à savoir ce dont il est fait (ses éléments), ce qu'il met en cause, ses raisons d'être: non pas ce qu'il « vaut », mais ce qu'il révèle au sujet de l'être humain; ce qu'il est en raison de cela, et ce dont il est capable.

Ces expériences « actionnelles » conduisent le plus souvent aux problèmes traditionnels de la philosophie: sensation, perception, unité de l'être humain, conscience, inconscience, sentiments, habitudes, etc.

Par exemple, au sujet d'une action aussi simple que boire ou manger, il s'agit de décrire le phénomène en indiquant les éléments qui le composent; expliquer ensuite et interpréter ce phénomène, découvrir ce qu'il révèle sur l'être humain. La problématique viendra, comme nous le savons, du « concept central » de la conclusion de l'expérience.

Dans ce cas précis, le concept central pourrait être l'un des concepts suivants: l'instinct, la culture, la créativité, la vie, la conscience, la sensation, la perception, les rapports entre le corps et l'esprit, etc., selon l'intérêt ou l'accent mis sur l'un ou l'autre de ceux-ci.

Comme on peut le voir, en suivant ce cheminement, une telle expérience débouche sur les problèmes traditionnels de la philosophie, sans doute parce qu'il est naturel de chercher à comprendre ces expériences humaines et que ce sont peut être les premières que l'homme ait cherché à comprendre à son propre sujet.

Les différences entre les expériences « actionnelles » et les expériences « existentielles » résident dans le fait que les premières comportent un concept déjà connu — avant même d'entreprendre la description — bien que, parfois, vaguement; de plus, la préoccupation de celui qui réfléchit sur les expériences actionnelles n'est pas d'ordre éthique ni épistémologique. Elle n'envisage pas ce qui doit être, mais ce qui est.

L'expérience « cognitionnelle » (340-101)

Il faut distinguer un troisième type d'expériences conduisant à une problématique particulière: toutes celles qui ont pour point de départ un aspect ou l'autre du phénomène de la connaissance: le discours, l'opinion, la pensée, l'information, le langage, les sciences, la connaissance, les méthodes, la pratique et la théorie, etc.

Les problèmes soulevés par ce type d'expériences introduisent à l'étude de la logique, de la nature de la connaissance, de la relativité, de l'identité, la multiplicité, l'objectivité et la subjectivité, de la nature et de la valeur des méthodes scientifiques ou philosophiques, etc.

Les procédés de description et d'explication sont les mêmes que dans les cas précédents.

L'expérience opérationnelle (340-210)

Il existe une quatrième catégorie d'expériences, que l'on pourrait appeler « opérationnelles ». Ici, le point de départ consiste en un événement qui implique la production ou la réalisation de quelque chose ou, plus simplement, une action sur quelque chose: métier, profession, art, technique, etc. Par exemple: peindre, jouer un instrument de musique, aller en moto, fabriquer quelque chose, regarder la télévision, utiliser le téléphone, l'ordinateur, etc.

Ces expériences, pourvu que la visée ne soit pas d'ordre éthique, déboucheront sur des problèmes reliés aux éléments de la culture — abstraction faite des valeurs et des connaissances scientifiques — comme l'art, l'univers technologique, les institutions, la créativité, l'invention, etc. Au fond, il s'agit des problèmes du sens des productions humaines: culture et civilisation.

ANNEXE II

EXEMPLES D'EXPÉRIENCES

Expérience existentielle

Le geste stupide

« Nous étions plusieurs personnes assises devant le téléviseur, regardant docilement une émission quelconque. Soudain, un de mes amis se lève, ferme le téléviseur, prend une chaise, monte dessus et va toucher du bout du doigt le coin formé par les murs et le plafond. Il redescend, replace la chaise, ouvre le téléviseur et va gentiment se rasseoir. Tout cela se passe dans le plus grand silence et le plus grand sérieux.

La réaction fut immédiate: éclat de rire général et interpellations du genre: « T'es fou!? », « Ça te prend souvent? », etc.

Mais moi, j'étais vexée qu'on lui dise cela. Je trouvais cela très drôle, mais compréhensible. Car l'émission télévisée étant médiocre, je pensais qu'il avait voulu poser un geste stupide pour secouer l'ennui général.

Un geste anormal provoque souvent un rire spontané, mais on est ensuite porté à lui trouver une signification. Car aux yeux des gens, un geste n'est jamais purement gratuit. Le geste anormal devient absurde si on ne lui trouve pas de sens logique, mais il devient intelligent dès qu'on en comprend les motifs.

Conclusion:

« Il n'y a pas de geste purement gratuit. »

Expérience « opérationnelle »

Le phénomène du téléphone

a. Description du phénomène

« Lorsque je téléphone, j'utilise un appareil émetteur-récepteur. Ma voix se transporte instantanément à une distance qui peut être parfois très éloignée. J'entends une voix qui peut venir de très loin. Ainsi, une communication s'établit par l'intermédiaire d'un appareil fabriqué par l'homme. »

b) Interprétation

« Le téléphone est une technologie qui rend possible la communication à distance, dans les deux sens, en multipliant la puissance de la voix et de l'oreille. Par cet appareil, la distance et le temps sont maîtrisés. »

c) Conclusion

« La technologie est un instrument qui permet de maîtriser le temps et la distance. »

Expérience portant sur la religion

a) Description

« Le phénomène religieux m'apparaît comme une organisation ayant à sa base une croyance en un être supérieur. Des gens s'unissent pour prier, rendent un culte à Dieu; ils s'imposent des attitudes par un code de morale. Ils croient que la vie a un sens et qu'elle continue après la mort. Ainsi, ils ont une certaine sécurité et peuvent surmonter les difficultés de la vie. »

b) Explication

« Pour moi, la religion est un phénomène qui répond à un besoin de sécurité face aux problèmes de la vie. »

c) Conclusion

« La religion répond à un problème fondamental de l'existence. »

Expérience « cognitionnelle »

L'être et le paraître

« J'avais dix-sept ans quand j'ai décroché mon premier emploi d'été dans un hôpital de Montréal. Mon travail consistait à préparer les plateaux pour le repas des patients et à laver la vaisselle. La grande majorité de mes compagnes remplissaient cette fonction depuis dix ans ou plus, ou étaient comme moi des étudiantes employées pour l'été. Il existait entre les groupes une barrière difficilement franchissable; nous appartenions à des groupes différents, avec des motivations et des idées différentes. Il me faut cependant avouer que les étudiantes (dont j'étais) ne faisaient aucun effort pour établir une certaine communication. Nous étions plutôt enclines à nous moquer de ces femmes qui, toutes, ne semblaient vivre qu'en fonction de leur travail (abrutissant s'il en est un), de leur famille et de leurs congés. Cependant, nous commettions une grave erreur et nous l'avons appris à nos dépens.

En effet, parmi ce groupe, il y avait une dame qui, depuis l'âge de seize ans, lavait les chaudrons cinq jours par semaine.

Pour moi qui accomplissais la même tâche depuis l'éternité d'un mois, il semblait inconcevable que quelqu'un puisse perdre la moitié de sa vie à exercer une activité de ce genre. Vingt ans dans les chaudrons des autres! Pourtant, cette dame m'a infligé la leçon de ma vie. J'ai effectivement découvert que cette personne admirable avait toujours continué (après avoir interrompu ses études assez jeune) à suivre des cours, à s'intéresser aux sciences, à la politique, à la pédagogie. Elle essayait de se tenir au courant de ce qui se passait dans les champs les plus importants de l'activité humaine.

Je me suis rendue compte que cette femme, avec huit années de scolarité derrière elle, pouvait m'en montrer dans tous les domaines.

J'ai donc compris qu'on ne peut se permettre de juger les gens selon la position sociale qu'ils occupent. Parce que la personnalité véritable d'un individu peut dépasser les limites à l'intérieur desquelles sa position sociale peut sembler la confiner.

J'ai essayé de résumer cette expérience dans une phrase assez claire et assez complète pour permettre une analyse satisfaisante. Après des essais infructueux, je me suis décidée à utiliser le proverbe qui, me semble-t-il — s'il est pris dans le sens où je l'entends ici —, peut parfaitement illustrer ce que j'ai vainement essayé d'exprimer par moi-même. Je me servirai donc du dicton populaire qui dit: *L'habit ne fait pas le moine.* »

ANNEXE II

EXEMPLES D'ANALYSE

1. L'amour implique la liberté.

Les deux concepts sont: a) amour,

b) liberté,

Le rapport: c) implication.

2. Il faut évaluer l'opinion d'autrui avant de l'accepter.

Les deux concepts sont: a) critique de l'opinion,

b) acceptation de l'opinion,

Le rapport: c) antériorité ou condition.

3. L'affirmation de l'être n'est pas la négation du non-être.

Les deux concepts sont: a) affirmation de l'être,

b) négation du non-être,

Le rapport: c) négation d'identité.

4. Nous demanderons s'il peut y avoir civilisation sans justice.

Les deux concepts sont: a) civilisation,

b) justice,

Le rapport: c) implication.

ANNEXE IV

DU MODE HABITUEL DE RÉFLEXION AU MODE PHILOSOPHIQUE

MODE ORDINAIRE, habituel, utilisé dans le courant de la vie par tout le monde.

1. La réflexion est spontanée, c'est-à-dire qu'elle se fait par association d'idées; on a recours à ce qu'on sait par ses études antérieures, ses souvenirs d'expériences, etc. Elle prend surtout la forme de commentaires qui révèlent son degré de culture et de connaissances.
2. La réflexion se situe au niveau concret, sensible, affectif. On saisit parfois globalement le sens d'une pensée, ou bien on s'arrête sur l'un des termes d'une pensée, d'une prise de position, dans la mesure où cela correspond à quelque chose de vécu ou qui nous touche sensiblement. Les nuances nous échappent assez facilement. On pense par images.
3. La réflexion s'exprime à l'aide du langage courant, c'est-à-dire celui que nous utilisons tous les jours dans les activités ordinaires de la vie. Même les termes qui pourraient être philosophiques sont employés dans un sens usuel, commun. La pensée reste vague et imprécise.
4. L'intention de pensée dans ce mode de réflexion est pratique. La pensée évolue du côté des besoins ressentis, des désirs à combler, des sentiments à vivre.

5. La pensée est particulière, car elle est tournée vers une action à faire ou à ne pas faire, elle ne tend pas vers une généralisation à moins que ce soit une généralisation, inspirée par une intention morale. En général, la pensée évolue en extension.
6. Il s'agit d'une réflexion close sur elle-même; probablement en raison des caractéristiques précédentes. Elle est désarmée devant un problème ou cherche une solution dans l'ordre de l'action. Elle ne peut sortir d'elle-même pour s'ouvrir à un niveau de réflexion plus abstrait qui lui permettrait d'évoluer. Elle est bloquée sous l'aspect compréhension.

Conséquences

- on est persuadé que toutes les opinions se valent;
- on pense comme tout le monde (non par soi-même);
- on reste à la superficie des choses (apparences);
- on juge surtout l'image;
- on est à la remorque de toute prise de position partagée par l'ensemble puisqu'on n'a pas les moyens de la comprendre vraiment et de la critiquer;
- on aime bien discuter les stratégies d'action.

Le mode ordinaire de notre fonctionnement mental est donc, à toutes fins utiles, celui de la pensée commune dont il épouse les idées, les croyances, les habitudes et les opinions admises.

MODE PHILOSOPHIQUE

1. La pensée philosophique est méthodique, c'est-à-dire qu'elle procède par analyse, synthèse et vérification. Il est vrai qu'il existe plusieurs méthodes de réflexion philosophique: ce qu'elles ont en commun, c'est qu'elles constituent un processus à suivre, et la plupart impliquent de diverses manières une forme d'analyse (conceptuelle) de synthèse et de vérification.
2. La réflexion philosophique se situe au niveau des idées, c'est-à-dire qu'elle est un détour intellectuel qui rejoint les cadres les plus généraux de la pensée et finit par inspirer les attitudes et les pratiques.

3. Comme toute science ou spécialisation intellectuelle, la réflexion philosophique utilise un langage spécifique que l'esprit humain a construit avec le temps. (C'est toute la culture philosophique.)
4. L'intention de pensée dans la réflexion philosophique est rationnelle: elle est une recherche des raisons d'être et du sens. On veut comprendre, quitte à devoir sonder les principes les plus généraux, les causes les plus ultimes, les théories les plus générales.
5. La prise de position à laquelle conduit ce type de réflexion pourra donc s'exprimer en termes suffisamment abstraits et aura aussi une portée plus générale. On y trouvera des énoncés de principe, des définitions de concepts, etc.
6. La réflexion philosophique demeure ouverte. Elle implique de soi une portée, une possibilité d'application ou une remise en question...

ANNEXE V

L'ANALYSE PRÉPHILOSOPHIQUE

L'analyse est sans doute l'une des opérations mentales les plus importantes en philosophie, comme d'ailleurs en toute recherche scientifique. Elle est peut-être aussi l'une des plus difficiles.

Afin de clarifier cette opération, il serait bon d'essayer de répondre à un certain nombre de questions.

1. En quoi consiste l'analyse comme opération mentale?

L'analyse consiste à « diviser » un tout en ses parties les plus simples. Mais elle n'est pas qu'une division, parce qu'un tout n'est pas seulement l'addition de ses parties: le rapport des parties entre elles et avec le tout constitue un élément indispensable au tout, à sa spécificité, à ses propriétés, etc.

En science par exemple, l'analyse de l'eau consiste à retrouver les éléments (H+O) et le rapport: H est dans un rapport quantifiable avec O, il le double et cet élément est aussi constitutif de l'eau. L'analyse de l'eau doit donc s'écrire H_2O . Si je ne sais pas que l'indice 2 est un élément de l'eau, je ne pourrai jamais en faire la synthèse.

De la même façon, si je veux analyser la formule $E = MC^2$, la copule « = » est d'une extrême importance. Car ce serait tout autre chose que de lui substituer « > » (plus grand que), ou « < » (plus petit que). Nous n'aurions pas affaire à la même totalité et l'analyse, qui ne tiendrait pas compte de cet élément (le rapport), porterait à faux.

Il en va de même pour la pensée. En tant que totalité mentale, l'affirmation d'une pensée est essentiellement constituée de trois éléments: deux idées ou concepts et un rapport, lequel indique le véritable sens de la pensée.

Quand le savant analyse des formules mathématiques, il doit tenir compte de tous les éléments dont sont constituées ces formules, y compris les signes indiquant le rapport entre les éléments. Cela va de soi.

Ainsi en est-il du philosophe lorsqu'il analyse une pensée: il doit en identifier tous les éléments, y compris les relations entre les concepts qui jouent un rôle de premier plan dans la constitution de cette pensée.

Il y a donc trois éléments dans toute pensée exprimée: deux concepts (idées) et un rapport affirmé ou nié entre les deux.

2. Quelles sont les difficultés de l'analyse en philosophie?

a) L'une des principales difficultés vient du type de langage utilisé dans la formulation de la pensée que nous voulons analyser.

La pensée ne s'exprime pas toujours en termes philosophiques. Souvent, en effet, il s'agira d'un langage courant (concret) ou d'un langage symbolique (imagé). Il faudra alors transposer ces termes en un langage plus abstrait, plus propre au domaine de la philosophie: ce qui constitue une première difficulté. Par exemple, les propositions suivantes:

- Un tien vaut mieux que deux tu l'auras.
- Il ne faut pas vendre la peau de l'ours avant de l'avoir tué.
- Qui veut faire l'ange fait la bête.
- Pierre qui roule n'amasse pas mousse.

Le langage courant ou imagé, bien loin d'être plus précis que le langage abstrait, souffre de plusieurs interprétations différentes. Ce qu'il faut alors rechercher dans la transposition, c'est la cohérence.

Exemple d'essai de transposition (recherche des idées)

Que veut dire « un tien » quand on le juge plus valable que « deux tu l'auras »? S'agit-il de l'« avoir » opposé à un double avoir éventuel? S'agit-il d'une possession actuelle plus certaine qu'une possession future qui ne serait au fond qu'une possibilité? S'agit-il de la sécurité par opposition à l'incertitude, au risque du futur? etc.

Il n'est pas facile de découvrir les idées qui sont représentées par des termes symboliques. Le seul terme qui n'est pas symbolique ici est celui qui exprime le rapport: « vaut mieux ». On peut être certain qu'il s'agit d'un rapport de supériorité.

On voit que cette partie de l'analyse présente un certain intérêt puisqu'il ne s'agit pas d'une opération purement mathématique, mais qu'elle supporte une certaine souplesse d'interprétation.

b) D'autres difficultés viennent de la complexité de la formulation (syntaxe) de la pensée. Par exemple, elle peut contenir des concepts complexes, ou plusieurs propositions subordonnées, etc.

Exemple d'une pensée exprimée par deux propositions

« L'intelligence sans la sagesse est mauvaise; mais la sagesse sans l'intelligence est pire encore. »

Remarquons que les termes ici sont déjà suffisamment abstraits. Mais ce sont les deux propositions qui forment un tout mental. D'une part on nie la valeur de l'intelligence sans la sagesse et, d'autre part, on nie la valeur de la sagesse sans l'intelligence en soutenant que cette séparation est pire que la première.

Il faudrait donc ramener le tout à une seule proposition pour y voir vraiment clair. (Il y a donc déjà ici un exercice de synthèse nécessaire à la réalisation complète de l'analyse.)

De plus, les termes étant abstraits, il conviendrait de vérifier leur définition (dans un dictionnaire philosophique ou tout autre bon dictionnaire) pour trouver le sens de cette synthèse nécessaire. Dans la plupart des cas, les concepts sont loin d'être bien définis, et peuvent souvent être pris dans plusieurs sens.

On en viendra à dire que l'intelligence (faculté de résoudre des problèmes) et la sagesse (le bon jugement), pour être pleinement valables, ne doivent pas être séparées. Si elles le sont, mieux vaut l'intelligence. On établit donc un rapport de supériorité de l'intelligence sur la sagesse.

L'analyse n'est pas une opération mentale facile. C'est pourquoi il existe plusieurs méthodes, allant du commentaire à l'analyse la plus formelle.

c) Quel est le rôle de l'analyse dans l'apprentissage philosophique?

- elle fait découvrir le besoin de clarifier la pensée: ainsi apprend-elle la précision, l'exactitude, la juste signification des mots;
- elle apprend à nuancer la pensée;
- elle apprend à entrer en profondeur dans la pensée, en mettant en lumière l'importance des concepts (la définition des termes);
- elle apprend à découvrir le problème philosophique qui apparaît nécessairement au terme de l'analyse (surtout au moment où l'on cherche à identifier le concept central de la pensée).

Cette dernière question mérite d'être traitée seule en raison de son importance dans la recherche philosophique. (cf. annexe VI).

ANNEXE VI

QU'EST-CE QU'UN CONCEPT CENTRAL?

Le concept central est, de façon générale, synonyme de sujet ou de thème dans l'expression d'une pensée: plus précisément, il est ce qu'on appelle l'idée générale, l'idée principale, l'idée fondamentale, l'idée essentielle de la proposition.

a) Une pensée est toujours une prise de position par rapport à un sujet. Il est parfois facile de reconnaître ce sujet; d'autres fois, non.

1. A un premier niveau d'analyse, il est relativement facile d'identifier le sujet de la proposition exprimant la pensée. Par exemple, si je dis « l'amour implique la liberté », il est clair que c'est au sujet de l'amour que l'on affirme l'implication de la liberté.
2. Mais il peut arriver que nous ayons affaire à une expression plus complexe où n'apparaît pas si facilement le véritable sujet dont on parle. Par exemple: « Je pense, donc je suis ». S'agit-il de « moi », de la « pensée », de l'« existence »?

L'une des difficultés de l'analyse de cette pensée est qu'elle devrait être transposée puisqu'elle est particulière, alors que nous ne pouvons vraiment analyser qu'une pensée générale.

Nous sommes ici en présence de trois idées: l'acte de penser, la connaissance de l'exister présentée comme conclusion (ou bien comme preuve) déduite de la connaissance de l'acte de penser; mais à ces deux idées, ne faut-il pas en ajouter une troisième: le sujet de l'acte de penser? Quel serait alors le thème de cette pensée, quel est le sujet de cette affirmation ?

Le véritable sujet de cette pensée pourrait donc être la conscience. Au sujet de celle-ci, on affirme que lorsqu'elle se perçoit en acte de penser, elle en déduit qu'elle existe. La conscience de penser entraîne logiquement la conscience d'être, d'exister. C'est pourquoi historiquement, cette pensée était destinée à inspirer des monismes, surtout l'idéalisme, puisque tout part de la pensée et y revient.

3. Ce qu'il faut retenir, c'est que le concept central n'est pas toujours donné et sa recherche est déjà un travail philosophique.

Prenons un autre exemple. Si je soutiens que « l'argent mène le monde », c'est le rapport qui me conduit au concept central. En effet, le concept central est ici valeur » puisque le rapport en est un de domination psychologique. On pourrait d'ailleurs le trouver autrement, c'est-à-dire en se demandant quelle est la position contraire. Quelqu'un peut soutenir que d'autres valeurs mènent le monde: l'amour, le sentiment, l'intérêt, l'ambition, etc. Alors, tous ces concepts se rejoignent dans un concept plus large: la valeur.

b) Il faut se rappeler que la pensée est une prise de position, positive ou négative, par rapport à un sujet, un thème qui n'est pas toujours nommé. On peut se demander à quelle prise de position elle s'oppose. Nous trouverons le concept central sur ce chemin.

c) On peut aussi se demander quel est le concept plus large qui concilie les deux prises de position opposées.

Par exemple, quand je dis que « l'argent mène le monde », c'est par opposition à quoi? Par opposition à l'intérêt? à l'ambition? à la passion? au désir du bien commun?

d) En pratique, cette démarche est difficile et fait appel à une certaine culture philosophique.

Pour obtenir une analyse plus fine et plus précise, il est indispensable de poursuivre la décomposition de la pensée par la décomposition du sujet.

Enfin, disons qu'il y a toujours un problème dans une prise de position, dans la mesure où elle peut être contestée. Comment voir le problème et le résoudre? Le problème philosophique se trouve habituellement dans le rapport de la pensée entre les deux concepts de la proposition. Ceux-ci doivent se concilier dans un troisième.

Par exemple: « L'amour implique la liberté ». À son opposé, on peut dire que l'amour est aveugle, ou que l'amour implique une responsabilité, une obligation. Il s'agit donc, comme idée principale, de l'amour. Mais le problème consiste à voir qu'il y a effectivement, du moins à première vue, opposition entre liberté et amour puisqu'on peut soutenir que l'amour est aveugle. Comment solutionner ce problème?

Il faut trouver un troisième terme qui soit commun à « amour » et « liberté ». Or si l'on analyse plus finement l'amour, on s'aperçoit qu'il est un acte de la volonté. De même la liberté est-elle le propre de la volonté. Ce qui permet de dire que le concept qui relie en profondeur « amour » et « liberté » est « volonté ».

En effet, ce que l'on décrit comme étant un acte d'amour n'en est pas vraiment s'il n'est pas volontaire. De même un acte décrit comme un acte libre ne l'est pas s'il n'est pas volontaire.

Ce dernier concept fait l'harmonie des contraires. L'amour participe de la volonté et la liberté participe de la volonté, quoique à des titres différents. C'est là le développement théorique que nécessite cette prise de position.

Autrement dit, la synthèse de la liberté et de l'amour se réalise dans la volonté. Le troisième terme harmonise les contraires.

ANNEXE VII

QUELQUES QUESTIONS CONCERNANT LA PROBLÉMATIQUE PHILOSOPHIQUE

Qu'est-ce qu'un problème philosophique?

L'analyse cherche le sens d'une pensée en identifiant les éléments qui la composent et la relation affirmée ou niée entre ces éléments.

Or dès que le rapport entre les concepts est clairement identifié, surgit un besoin de vérification: c'est là que se situe vraiment le problème philosophique. On sent le besoin de démontrer le bien-fondé de la proposition ou de le contester.

Le problème surgit donc de lui-même de l'analyse, lorsque la relation (le rapport) affirmée ou niée n'est pas évidente et demande à être justifiée. L'analyse cherche le sens de la proposition; le problème invite à en chercher les raisons d'être.

Autrement dit, le problème philosophique porte généralement sur la « relation » (le rapport) exprimée entre les deux concepts de la pensée. Il s'agit alors de justifier la vérité de cette proposition, d'en soupeser le bien-fondé, en un mot d'en faire la critique.

Par exemple, dans la proposition « Instruire une nation c'est la civiliser », on affirme une relation d'identité entre l'« instruction » (d'une nation) et la « civilisation » (d'une nation). Or la vérité de cette pensée ne saute pas aux yeux.

Bien au contraire, si l'on songe que l'instruction peut se définir comme la transmission de connaissances, alors que la notion de civilisation implique beaucoup plus que des connaissances. Il faut donc démontrer en quel sens les

deux concepts (instruction et civilisation) peuvent être identifiés ou non dans la réalité. C'est là que réside le problème philosophique.

Existe-t-il plusieurs sortes de rapports (relations) conduisant à des problèmes philosophiques?

On peut répondre qu'il existe autant de « rapports » ou de « relations » qu'il existe de façons d'exprimer des jugements de faits (le vrai) ou de valeur (le bien) portant sur les raisons d'être du concept central.

Nous pouvons ramener les plus courants à deux catégories:

- a) les uns conduisent à des problèmes de vérité (ce qui est) et portent sur les raisons d'être;
- b) les autres mènent à des problèmes de valeur (ce qui devrait être) et portent donc sur l'appréciation.

Quels sont les rapports qui mettent en cause les raisons d'être et l'appréciation?

- Les uns portent sur la nature du concept central
- a) le rapport d'identité: il s'agit de déterminer s'il y a vraiment identité, s'il s'agit d'une identité essentielle ou accidentelle. Par exemple, entre « instruction » et « civilisation », en quel sens peut-on parler d'identité?
 - b) le rapport d'analogie: s'agit-il d'une analogie propre ou impropre ou de proportion? En quel sens peut-on affirmer une analogie entre les concepts en question?
 - c) le rapport d'attribution: s'agit-il d'une propriété ou d'une attribution secondaire, accidentelle? Par exemple: « L'homme est un animal complexe: il fait mourir les lacs et fleurir les déserts » (l'homme est un animal moral). Il faudrait indiquer si cette attribution est fondamentale ou secondaire.
 - d) le rapport d'implication: est-elle essentielle ou secondaire? En quel sens? À quel point de vue? Par exemple: « L'amour implique la liberté ».

e) le rapport de nécessité: par exemple dans la proposition « Il faut qu'une porte soit ouverte ou fermée », il faudrait expliquer en quel sens, à quel point de vue on ne peut admettre de tiers.

• D'autres portent sur l'efficience

a) le rapport de causalité: directe ou indirecte? Par exemple: « Nos opinions sont souvent le résultat de nos préjugés ».

b) le rapport de dépendance, le rapport d'origine, etc. qui exigent toujours des précisions, des explications, des nuances, etc.

c) le rapport de condition: par exemple: « A beau mentir qui vient de loin » où l'ignorance (1) est condition du mensonge (2).

• D'autres portent sur la finalité

Le rapport de finalité: interne ou externe? Ici, il est question de destin, d'avenir, de futur, de sens, de direction, etc.

• D'autres portent sur l'appréciation par rapport au bien idéal ou réel

a) le rapport de supériorité: à quel point de vue? Par exemple: « Une image vaut mille mots ».

b) le rapport de proportion: récolte ce que l'on sème ».

Il est important de connaître ces rapports possibles qui aident à bien poser les problèmes philosophiques qui surgissent de ces rapports. On comprend mieux ainsi pourquoi il est nécessaire d'approfondir le concept central d'une proposition afin d'éclairer l'argumentation qui suivra.

VOCABULAIRE

Analyser

Clarifier la pensée en la décomposant.

Cause efficiente

Acte créateur par lequel une chose est produite.

Cause finale

Le but pour lequel une chose a été faite.

Cause formelle

La structure ou le contenu conceptuel spécifique d'une chose.

Cause matérielle

La matière dont est faite une chose.

Critique

Évaluation d'une prise de position.

Description objective

Indication des faits avant toute interprétation.

Énoncé de principe

Proposition posant un principe d'action ou de pensée.

Éthique

Science des principes de la morale.

Expérience

Rencontre de la conscience avec la réalité extérieure, qui provoque une connaissance nouvelle d'un aspect de la réalité.

Expérience comprise

Des faits vécus qui, par la réflexion, révèlent un aspect nouveau de la réalité.

Méthode de réflexion

Agencement des principales opérations mentales nécessaires à la recherche philosophique.

Philosophie systématique

Retour réflexif et méthodique sur les données du premier sens de la philosophie.

Problématique

Ensemble des problèmes concernant un champ de pensée spécifique.

Problématisation

Structuration d'un problème.

Achevé d'imprimer
en décembre 1991 sur les presses
des Ateliers Graphiques Marc Veilleux Inc.
Cap-Saint-Ignace, Qué.

DIFFUSEURS EUROPÉENS

La S.A. Vander Avenue des Volontaires, 321 B 150 Bruxelles BELGIQUE	Transat 19, route des Jeunes 1227, Carouge (Genève) SUISSE	Éditions de Vecchi 20, rue de la Trémoille 7 5008 Paris FRANCE
---	--	--

Achevé en

Mars 2026

Édition

Fondation littéraire Fleur de Lys inc.

en collaboration avec

Observatoire des nouvelles pratiques philosophiques

Adresse électronique

contatc@manuscriptdepot.com

Site internet

www.manuscriptdepot.com

<https://philotherapie.ca/>

Impression numérique (PDF) à compter de

Mars 2026

Cette édition numérique est offerte gratuitement en libre téléchargement.

Nous sommes habitués d'utiliser notre « bon sens » pour solutionner les problèmes de la vie de tous les jours, pour surmonter les contraintes que nous impose, à la lumière de l'information concrète dont nous pouvons disposer. Or ce « bon sens » est une forme d'intelligence essentiellement orientée vers la pratique, le monde de l'apparence, et concret. Notre pensée et notre discours sont que toujours spontanés et demeurent vagues et imprécis ; nous ne sentons pas le besoin d'aller plus loin dans la réflexion.

En évoluant ainsi, au niveau du sens commun, nous sommes solidaires de notre milieu, de notre époque... Mais est-ce vraiment suffisant? N'aurions-nous pas intérêt à prendre un certain recul? À regarder les choses de plus haut, dans une perspective plus profonde?

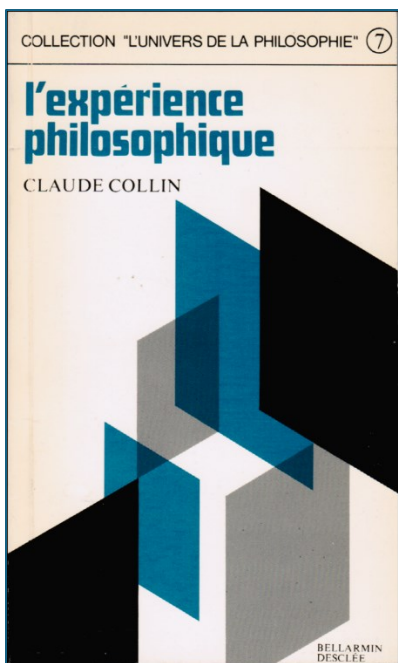


Nous sommes habitués d'utiliser notre « bon sens » pour solutionner les problèmes de la vie de tous les jours, pour surmonter les contraintes qu'elle nous impose, à la lumière de l'information concrète dont nous pouvons disposer. Or ce « bon sens » est une forme d'intelligence essentiellement orientée vers la pratique, le monde de l'apparence, le concret. Notre pensée et notre discours sont presque toujours spontanés et demeurent vagues et imprécis; nous ne sentons pas le besoin d'aller plus loin dans la réflexion.

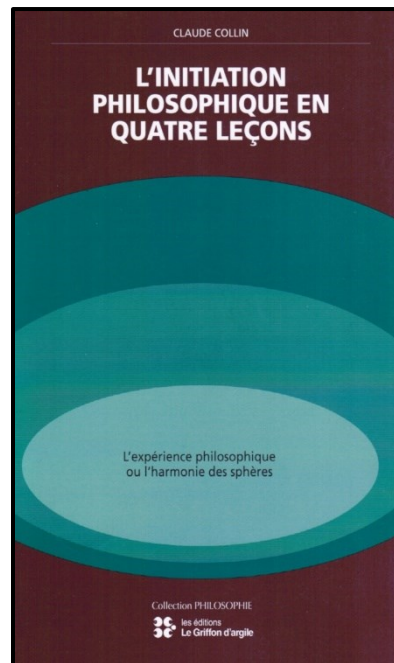
En évoluant ainsi, au niveau du sens commun, nous sommes solidaires de notre milieu, de notre époque... Mais est-ce vraiment suffisant? N'aurions-nous pas intérêt à prendre un certain recul? À regarder les choses de plus haut, dans une perspective plus profonde?

Toutes les nouvelles éditions hommage à CLAUDE COLLIN

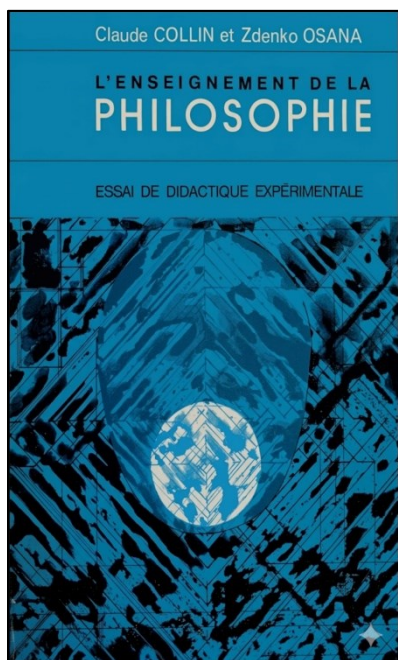
Téléchargez gratuitement (PDF) en cliquant sur les liens



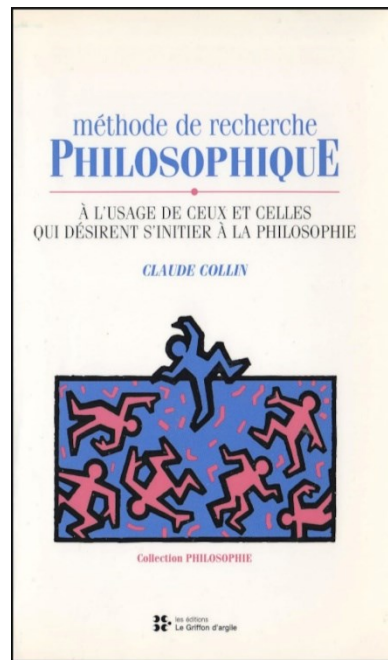
[L'EXPÉRIENCE
PHILOSOPHIQUE](#)



[INITIATION PHILOSOPHIQUE
EN QUATRE LEÇONS](#)



[L'ENSEIGNEMENT
DE LA PHILOSOPHIE](#)



[MÉTHODE DE RECHERCHE
PHILOSOPHIQUE](#)

Une offre de la Fondation littéraire Fleur de Lys
en collaboration avec l'Observatoire des nouvelles pratiques philosophiques.

méthode de recherche PHILOSOPHIQUE

À L'USAGE DE CEUX ET CELLES
QUI DÉSIRENT S'INITIER À LA PHILOSOPHIE

CLAUDE COLLIN



Collection PHILOSOPHIE

3E les éditions
Le Griffon d'argile

Nous sommes habitués d'utiliser notre « bon sens » pour solutionner les problèmes de la vie de tous les jours, pour surmonter les contraintes que nous impose, à la lumière de l'information concrète dont nous pouvons disposer. Or ce « bon sens » est une forme d'intelligence essentiellement orientée vers la pratique, le monde de l'apparence, et concret. Notre pensée et notre discours sont que toujours spontanés et demeurent vagues et imprécis ; nous ne sentons pas le besoin d'aller plus loin dans la réflexion.

En évoluant ainsi, au niveau du sens commun, nous sommes solidaires de notre milieu, de notre époque... Mais est-ce vraiment suffisant? N'aurions-nous pas intérêt à prendre un certain recul? À regarder les choses de plus haut, dans une perspective plus profonde?



Fondation littéraire Fleur de Lys

Le premier éditeur libraire francophone
sans but lucratif en ligne sur Internet

<https://manuscritdepot.com/> <https://livrequebec.com/>